

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 9 NOVEMBRE, 1849.

No. 15.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 9 NOVEMBRE 1849.

Études sur le Moyen-Age
(PAR M. J. S. R., PTRE.)

Suite.

L'INDUSTRIE AU MOYEN-AGE.

Deuxième Partie.

Les grandes capitales n'étaient pas alors, il s'en faut de beaucoup, aussi peuplées qu'aujourd'hui; mais combien d'autres villes avaient une importance et une population dont elles ont bien déchu. Toutes les richesses, toute la civilisation n'étaient pas concentrées sur un point. Que sont devenues, en Angleterre, les villes antérieures célèbres, d'York, de Winchester, de Cantorbéry, d'Exeter, de Salisbury? Et quand vous avez vu Paris, n'avez-vous pas à peu près vu la France? Et n'est-il pas reçu de dire dans cette capitale: qu'y a-t-il de bon et de beau en province? Pour ma part je répondrais: Il y a au moins encore, malgré tous les ravages que le vandalisme moderne a faits pendant et depuis la révolution, il y a du moins encore ce que le moyen-âge a créé de monuments offrant un intérêt varié. Mais voyez, au contraire, les pays qui tiennent encore de la vie du moyen-âge, voyez la Belgique, quelles riches et intéressantes cités que Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Louvain, Malines. Et l'Italie, quelle suite de villes magnifiques elle vous présente, Rome, Naples, Venise, Milan, Turin, Gênes, Florence, Pise, Vicence, Padoue, Bologne?— Tout cela, autant de musées superbes: tout ce rempli de merveilles qui attirent des milliers d'étrangers. Et la plus grande partie de l'Europe, au moins à l'époque qui a suivi immédiatement et qui en a reçu l'élan et l'impulsion? Toute l'Europe moderne, depuis deux siècles, n'est-elle rien d'aussi digne d'intérêt, d'aussi riche et d'aussi remarquable par l'art que l'Italie du Moyen-Age et celle du 16e siècle?

Il serait intéressant de rechercher qu'elle était la situation des classes inférieures du peuple à cette époque. Le temps me manque pour vous parler des divers pays de l'Europe sous ce rapport: je me bornerai à dire un mot sur ce qu'était dans les derniers siècles du Moyen-Age, le pays qu'on regarde aujourd'hui comme le plus avancé dans la civilisation matérielle. Le célèbre chancelier Fortescue, qui vivait sous Henri VI, a fait ce tableau de l'état des habitants de l'Angleterre: Ils sont riches en or et en argent, ils possèdent toutes les nécessités et les agréments de la vie. Ils ne boivent pas d'eau, si ce n'est à certaines époques de l'année, mais seulement par motif religieux et pour faire pénitence. Ils se nourrissent abondamment de viandes, de poissons, et de liquides de toutes espèces. Ils portent de bons vêtements de laine; leurs lits, leurs couvertures, et autres objets sont également en laine, et ils en sont amplement pourvus. Ils possèdent aussi tout ce qui est nécessaire dans un ménage; enfin chacun a, selon son rang, tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse et agréable. Plus tard un acte du parlement porte que personne ne paiera le bœuf ou le porc plus d'un sou et le mouton et le veau plus de deux liards la livre, attendu que ces viandes sont la nourriture des classes pauvres.

Maintenant, dit Cobbett, qui rapporte ces paroles, allez en Irlande, lisez ce passage à ces milliers de malheureux qui ne se nourrissent que d'herbes marines; lisez-le en Angleterre à ces infortunés qui dans le Yorkshire disputent aux poureaux la dégoutante nourriture que contiennent leurs auges; qui dans le Lancashire et le Cheshire dévalent la chaire des chevaux morts; que dans le Hampshire et le comté de Sussex on attèle ainsi que des bêtes de somme à des voitures chargées de gravier; et qui enfin par toute l'Angleterre reçoivent une nourriture plus mauvaise que celle des criminels dans les prisons. Depuis Cobbett, la misère dans les Îles Britanniques a empiré de beaucoup et le nombre des indigents est de 1 sur 6—et dans les grandes villes ce sont, on le sait, dix, vingt, trente et jusqu'à 40,000 hommes qui sont sans toit, sans asyle, ne vivant que de la plus misérable nourriture et portant sur leurs traits l'expression de la plus affreuse misère, en même temps que celle de plus pénible dégradation morale. Quant à l'Irlande, jamais le monde n'a entendu un cri de faim aussi déchirant que celui qui dans cette contrée sort des entrailles de plusieurs milliers d'hommes.

Je reviens au Moyen-Age: la pauvreté y fut grande sans doute: les guerres fréquentes, des famines que la science économique n'avait pas su faire prévenir; les mille causes des malheurs humains entretenaient la pauvreté à cette époque, comme ces causes ou d'autres l'entreteniront toujours sur la terre. Mais la misère sous ses deux formes principales, l'indigence et la maladie, trouva dans la charité chrétienne du Moyen-Age d'impérissables secours. Celle-ci fonda des institutions pour soulager les besoins de l'âme et du corps; elle couvrit l'Europe de monuments de bienfaisance. Partout étaient organisées des sociétés pour rechercher ceux qui avaient besoin de secours et en prendre soin. D'après des calculs que nous présente le Génie du Christianisme, le Moyen-Age avait ouvert assez d'hospices pour offrir habituellement un asyle et les soins les plus abondants à plus de trois cent mille malades. Il y avait des corporations religieuses établies pour racheter les captifs, pour visiter les prisonniers, pour rendre à la vie morale ceux que la justice humaine détenait dans la captivité, pour prendre soin des funérailles de ceux qui mouraient dans la détresse. Et quels secours abondants offerts à l'indigence dans ces monastères qu'on rencontrait partout, et qui partout distribuaient leurs richesses aux pauvres avec libéralité et intelligence, parce qu'en même temps qu'ils leur offraient du secours, ils s'achetaient de leur trouver des moyens de travail et de subsistance. Il n'y avait point alors cette taxe des pauvres, que le premier publiciste de l'Angleterre, Lord Brougham, a flétrie en termes si énergiques. Il n'y avait point ces work houses, prisons où le malheureux convaincu du crime de pauvreté est renfermé pour travailler comme

un esclave après avoir été séparé de sa femme et de ses enfants. Il y avait, au contraire, qui, sans doute, avait ses inconvénients, et qui, la société moderne travaille à faire disparaître. Mais il est reconnu qu'il y avait incontestablement moins de misère réelle et beaucoup plus de soulagement à l'infortuné qu'aujourd'hui. Messieurs, le Moyen-Age, je crois l'avoir démontré, sut travailler à l'amélioration matérielle de la société. Et remarquez-le, ses progrès furent continus. Aussi, quand les invasions successives de peuples du nord eurent cessé, quand les croisades eurent refoulé les Sarrazins dans l'Orient, que la société fut devenue plus tranquille, voyez alors les découvertes de l'industrie et de la science: la poudre à canon fut une révolution dans la guerre, non pas sans doute dans l'intérêt de l'humanité; mais elle substitua l'art du commandant à la force physique, à la valeur personnelle. La navigation aidée par la découverte de la boussole prévalut à ces voyages des Vasco de Gama et des Christophe Colomb, qui terminèrent magnifiquement le Moyen-Age; les plus beaux efforts de l'esprit humain dans la science astronomique se révélèrent par les recherches de Copernic et le système de Copernic; enfin l'invention qui rend jalouses toutes les découvertes modernes, l'invention de l'imprimerie vint assurer à la science et aux lettres une vie que rien ne doit plus leur ravir. Aussi tout ce qui s'exécute aujourd'hui n'est que la suite d'une impulsion donnée alors. Les peuples goûtent maintenant les fruits de l'arbre de la civilisation que nos pères ont planté et cultivé avec tant de soins.

Avec l'impulsion des grands et nouveaux moyens que la providence venait de donner à l'esprit humain avec les lumières que la science, au Moyen-Age, avait répandues, et ce sentiment du vrai beau, du beau moral, que tant de belles œuvres avaient manifesté et qui éclatant le monde de reflets de plus en plus vifs, la civilisation ne devait-elle pas marcher à grands pas? Le but de régénération auquel tend l'humanité ne devait-il pas être approché? Y avait-il besoin que ces grecs lâches et effeminés, qui n'avaient pu se défendre contre la puissance Ottomane, se répandissent en Europe avec ce goût de l'antiquité qui n'avait servi qu'à les rendre esclaves, et à leur ôter toute force morale? Y avait-il besoin de cet événement, si mal appelé la renaissance des lettres, qui amena le paganisme partout; dans la littérature, par l'étude exclusive des auteurs grecs et latins, et l'oubli de tout ce qu'avait produit le christianisme et de toutes les traditions nationales; dans l'art, par le culte de la mythologie et le sensualisme qui ne cherche que la beauté matérielle; dans la morale, par l'affreux débordement des mœurs payennes qui signala le 15e siècle et le 16e; dans la religion enfin par le scepticisme des sophistes antiques qui disposa à rejeter le principe d'autorité et brisa l'unité de la société chrétienne. La civilisation a sans doute marché depuis et à grands pas, car elle est progressive; mais l'élan avait été donné: cependant les guerres religieuses et politiques des derniers siècles, l'esprit égoïste et qui dirais presque matériel qui a formé et qui forme encore une partie de la société: tout cela n'a-t-il pas fait quelque détour à cette voie d'amélioration progressive qui est ouverte à l'humanité?

Les Pères du VIIe Concile de Baltimore.

Messieurs les Présidents et Directeurs de Conseils du Nord et du Sud, la Propagation de la Foi.

Baltimore, 14 mai 1849.

Messieurs,

Les Pères du septième concile de Baltimore ont décidé que la reconnaissance de l'Eglise des Etats-Unis pour les nombreux bienfaits qu'elle reçoit de votre noble Société, vous serait exprimée par un acte solennel et par la bouche de l'un de nos frères qu'ils députent auprès du Saint-Siège. Trois ans se sont à peine écoulés depuis la réunion des Evêques de cette province, alors un nombre de vingt-trois; aujourd'hui deux Archevêques, et vingt-trois Evêques siègent autour du même autel, regrettant l'absence de deux autres Prelats à qui la distance des lieux n'a pas permis de prendre part aux joies de l'union féconde du Catholicisme.

L'avenir de l'Eglise qui, partout ailleurs semble se couvrir d'un nuage mystérieux, préage, du moment du combat, des épreuves et du triomphe; cet avenir s'ouvre pour nous avec les espérances, les consolations et la vigueur d'un Eglise encore jeune, qui grandit comme une vigne nouvelle, et qui comptera bientôt parmi ses ouvriers six Archevêques et trente Evêques. Outre le clergé séculier, nous avons pour collaborateurs neuf Corps religieux ou Sociétés pieuses, précieuses portion de l'Eglise militante, qui l'édifie pas moins les pasteurs que les fidèles, et dont les branches se multiplient de jour en jour. Nos communautés de religieux présentent un spectacle non moins consolant! Les hôpitaux, les asiles pour les orphelins, les écoles pour les pauvres, les pensionnats pour la classe aisée, des établissements sans nombre prospèrent sous la direction des Vierges consacrées à Dieu. Une pensée toutefois nous afflige, celle de ne pouvoir étendre à tous les enfants de la foi les bienfaits d'une éducation religieuse.

Vous comprendrez facilement, Messieurs, l'immensité de nos besoins et la grandeur de notre responsabilité, lorsque vous saurez que l'émigration européenne et catholique dépasse maintenant par année le chiffre de deux cent cinquante mille âmes! Les émigrants sont, à peu d'exceptions près, pauvres et dénués de ressources; ils sont poussés en Amérique par la famine et les révolutions ils viennent chercher ici une existence que le vieux monde n'offre que comme précaire. A ces pauvres il faut des églises, des pasteurs; à leurs enfants de l'instruction, le pain spirituel et souvent la nourriture du corps. Comprenez bien, Messieurs, que pour l'augmentation annuelle des catholiques seuls, nous devrions nous procurer annuellement trois cents prêtres, bâtir trois cents églises, trois cents écoles! Or, voici quelle est notre position: les vieux diocèses, ou plutôt ceux qui sont le plus favorisés et le plus solidement établis, ne répondent que faiblement aux cris et aux besoins de la multitude: ceux qui sont nouveaux et qui n'ont qu'une population faible, éparses et pauvres, n'ont pas encore une existence assurée, et languissent faute d'assistance.

La charité de Jésus-Christ nous presse, Messieurs, de recommander à votre protection et à votre généreuse sollicitude cette

Eglise dont nous sommes les pasteurs. Quelle portion intéressante de la vigne du Seigneur! elle s'étend des rives du Saint-Laurent jusqu'à l'Océan Pacifique, du Canada jusqu'au golfe du Mexique; elle suivra les destinées de la nation où elle a jeté de si profondes racines; elle est appelée à prêter son appui à sa sœur du Sud; les îles innombrables situées entre l'Amérique et la Chine appelleront avant peu nos missionnaires à leur secours.

Un autre fait, Messieurs, bien digne de votre sagesse et de vos observations: nous ne bâtissons pas sur le sable, mais nous plantons ici la croix dans le roc que rien ne peut ébranler; à chaque pas que nous faisons dans les forêts, nous laissons une impression qui ne s'efface pas.

Nous nous étendrons plus longuement sur ce sujet, Messieurs, si nous n'avions chargé notre Promoteur de vous exposer nos besoins, de vous rendre familière notre situation et de vous exprimer cette reconnaissance du cœur qui n'a pas d'expressions plus justes et plus éloqu Coast que celles de l'Apôtre: "Nous avons une grande joie, nos frères, et une grande consolation dans votre charité, car les entrailles des Saints ont été rafraîchies et confortées par vous."

Recevez, Messieurs, avec notre bénédiction cordiale, les sentiments de notre respectueuse considération,

Vos très-humbles serviteurs et frères en Jésus-Christ,
Signé: † SAMUEL, Archevêque de Baltimore;
† MICHEL, Evêque de Mobile, promoteur;
† JEAN JOSEPH, Evêque de Natchez, promoteur.

FR. LIONNE, secrétaire du Concile.

(Pour le Journal de Québec.)

Correspondance.

M. le rédacteur,

Avant de quitter le Canada, je sens que j'ai un devoir indispensable à remplir, celui de la reconnaissance que je dois à mon pays, à de nombreux bienfaiteurs, pour l'accueil généreux et charitable qu'on m'a fait, pour les attentions et les égards dont on m'a partout entouré.

On le sait déjà, des circonstances tout-à-fait imprévues ont nécessité mon retour en Canada, retour auquel je n'avais jamais pensé, sûr que j'étais qu'en obéissant à la voix de mon supérieur, c'était à Dieu même que j'avais obéi, et qu'aussi j'étais dans l'ordre de la Providence; et il semblait que cet ordre demandât que je demeurasse et fîsse le peu de bien que je pourrais là où je savais qu'il se faisait beaucoup de mal, et que je travaillasse au salut des âmes dans un pays où ni grand nombre étaient et sont encore exposés à devenir les victimes des feux éternels. Des infidèles à instruire des préceptes de notre sainte religion, les rappeler à un grand nombre de Canadiens qui les avaient oubliés ou négligés, quelle plus belle carrière pourrais-je ambitionner? Et la connaissance des langues sauvages acquise avec tant de peine, à quoi n'aurait-elle servi dans un pays civilisé? Voilà, à mon avis, ce à quoi devrait bien penser tout prêtre dont le Seigneur fait pencher le cœur vers les Missions.

Mais je reprends. Parti pauvre de mon pays, j'y suis revenu encore plus pauvre; et

FEUILLETON.

Pèlerinage à la Trappe.

La voix des passions se tait sous leurs cilices; Mais leurs austerités ne sont pas sans délices, Le Dieu qu'ils ont cherché ne les oubliera pas.

Suite et fin.

Notre but principal, en écrivant ces lignes, ayant été de faire connaître un ordre peu connu et de travailler à détruire, autant qu'il est en nous, certains préjugés qui existent dans le monde contre la société des Trappistes, nous allons répondre ici à quelques imputations assez communes, et qui ne sont que le fruit de l'ignorance et de la prévention.

1re accusation: "Les maisons des Trappistes sont des lieux de refuge pour les grands pécheurs et pour les âmes froissées."

Nous pouvons affirmer, et c'est un fait facile à constater, que la plupart des âmes qui viennent en ce lieu sont des âmes que le souffle impur du vice n'a jamais flétries, des âmes qui dans le monde répandaient déjà autour d'elles le parfum de leur vertu, de chastes colombes qui ne se sont réfugiées dans l'Arche que pour mettre à l'abri leur innocence. Nous en avons pour garants ceux qui les ont connus dans le monde avant leur retraite, les vénérables directeurs de leur conscience, et surtout la sérénité qui règne sur leur visage, sérénité qu'on ne voit jamais sur le front des coupables. Il est vrai, néanmoins, que l'humble

freo couvre quelquefois de grands pécheurs, qui ne sont venus là que pour expier leurs crimes; mais on doit bénir les maisons qui les accueillent. Là ils se convertissent, et dans le monde ils seraient le fléau de la société. Ferait-on un crime aux monastères de moraliser les coupables et d'offrir un retraité au repentir?

Ce sont, dit-on encore, des maisons de refuge pour les âmes froissées. Cela est vrai quelquefois; mais ce s'en suit-il de là? Depuis quand est-il défendu de ménager un asile au malheur et des consolations à l'infortuné? Nous disons, vous, que si ces asiles n'existaient pas, il faudrait les créer. Nous avons rencontré à Aiguebelle un de ces cœurs froissés: c'était un jeune homme au cœur bouillant et aux passions ardentes. Lésé dans ses intérêts, contrarié dans ses affections, persécuté par ses parents, le désespoir s'était emparé de lui et il se disposait à diriger ses pas vers le Rhône pour en finir avec une vie si ormeille. Tout-à-coup il pense à Aiguebelle: peut-être trouvera-t-il là quelque consolation et quelque adoucissement à ses maux. Il se décide à essayer du remède, et tourne ses pas vers le monastère. Quand je le vis, il me parut si exalté que je le pris pour un fou. Trois jours après son arrivée je l'aperçus au milieu des novices. J'en témoignai ma surprise au Révérend père, qui, pour mon édification, fait appeler le jeune homme en ma présence. Il était tout changé: plus de désespoir, mais la résignation, le calme, la paix de l'âme et du cœur. Que je suis heureux, s'écriait-il, que je suis heureux

d'être venu là! Il ne cherchait plus la mort, il avait trouvé la félicité.

2e accusation. "La règle de la Trappe est une règle homicide."

Cette règle homicide a pourtant été considérée dans tous les temps comme un chef-d'œuvre de lumière et de sagesse; elle a pourtant servi de modèle et de base à toutes les constitutions monastiques; elle a pourtant été approuvée par plusieurs pontifes; comprend-on, après cela, qu'elle puisse être homicide? Qu'y a-t-il dans cette règle qui puisse motiver cette accusation? Se coucher sur la dure, sans doute, l'abstinence et le jeûne. Voyons donc si ces rigueurs de la Trappe sont aussi terribles qu'on les fait.

Le coucher sur la dure. Deux planches, une matre de paille de l'épaisseur de 10 centimètres, deux couvertures de laine et un traversin garni de paille, voilà le lit du Trappiste; ce n'est pas un lit mollet; mais un lit dur entretenant les forces; témoin l'éducation des Spartiates et celle du Béarnais. Le Trappiste dort durant sept heures, et tout habillé, sur ce lit de pénitence, d'un sommeil tout aussi paisible que le sybarite de la cité sur son lit d'éboudron.

L'abstinence et le jeûne. Cette abstinence rigoureuse et ce jeûne perpétuel, quelque pénibles qu'ils soient pour la nature, ne produisent pas les effets destructeurs qu'on s'imagine. En venant à la Trappe nous pensions, nous aussi, nous rencontrer que des corps desséchés par la pénitence, des figures pâles et tristes, de véritables spectres creusant leur tombe et se saluant par

ces mots lugubres: Frère, il faut mourir. Rien de tout cela, et grand fut notre étonnement de voir partout des visages, sinon pètrés d'emboupoint, du moins pleins d'allégresse et de santé. Plusieurs religieux sont d'un âge très avancé. Le dernier abbé avait 96 ans: il avait passé quarante ans dans le désert. Qui ne sait d'ailleurs que la tempérance est la mère de la santé? Les excès du libertinage et de la débauche ont détruit et détruisent tous les jours plus de vies que n'en détruira jamais la pénitence.

3e accusation. "Les Trappistes sont des êtres malheureux."

Qui dit cela? Le monde. Mais le monde a-t-il jamais su ce que c'était que le bonheur? Peut-il même le savoir au milieu des noirs soucis et des passions qui le dévorent? Le Trappiste se trouve heureux: qui mieux que lui peut-être juge de ce qui se passe dans son cœur? Trop de joie rayonne sur son front pour qu'il s'en cache le secret. C'est la joie du cœur qui se traduit par l'expression sincère des sentiments qu'il éprouve. On trouve à la Trappe des hommes qui tenaient dans le monde un rang distingué, des hommes qui possédaient une fortune immense; on peut leur demander s'ils regrettent les honneurs ou la fortune qu'ils ont laissés. Nous dirons donc aux prétendus heureux du siècle: "Laissez au Trappiste la félicité dont il se contente; laissez-lui le calme de la solitude, le charme de l'union fraternelle, la paix de la conscience et du cœur. Les douceurs de la contemplation et de la prière, les joies mystérieuses de la pénitence, l'unction céleste

de la grâce et les consolations de l'immortelle espérance. Il ne vous enviera jamais ni vos joies dissolues, ni vos plaisirs trompeurs, ni vos amères voluptés, ni toutes ces fêtes d'où vous avez banni Dieu.

4e accusation. "Les Trappistes sont des gens oisifs."

Nous voudrions que tous ceux qui parlent cette erreur eussent été avec nous, quand du haut d'une colline nous contemplâmes ces religieux au travail. Nous apercevions tout autour de nous des terres nouvellement défrichées, d'autres couvertes de récoltes abondantes; nous découvriions au fond du vallon des endiguements, établis avec art sur les deux rives du torrent qui le sillonne; des champs élevés en terrasse et plantés de vignes, d'amandiers ou de mûriers; des prés coupés de canaux artificiels et abondamment arrosés; partout enfin les traces d'un main laborieuse qui s'est appliquée à dompter les résistances d'un sol rocailleux et rebelle. Puis aux flancs des collines, comme au fond du vallon, de tous côtés apparaissaient des moines blancs en bruns, labourant, piochant la terre, coupant du bois, taillant la vigne, conduisant des troupeaux ou des charrois et amenant la solitude. Sent-ce là des gens oisifs? Ce n'est pas tout: la cour du monastère nous offrit ensuite l'aspect d'un vaste atelier d'agriculture; nous vîmes une remise contenant une foule de charrettes, de tombereaux et d'instruments aratoires; des écuries pour les muets, les vaches et les brebis; un grand moulin à l'usage de la maison et des villages